

2. La question des sources

L'autonomisation du genre suppose une histoire. Certains, pour la fonder, ont eu recours à des sources parfois très anciennes. On a ainsi fait appel à certains passages de la Bible (par exemple, lorsque Daniel démasque les prêtres du dieu Bél), à *Œdipe-Roi* de Sophocle (où effectivement le héros résout une énigme, couche avec sa mère et découvre, à l'issue de l'enquête, que l'assassin de son père n'est autre que lui-même), à *Hamlet* de Shakespeare, à *Zadig* de Voltaire en 1747 (avec le chapitre III dans lequel Zadig décrit précisément la chienne de la reine et le cheval du roi en se basant uniquement sur leurs traces), et aussi à *Une ténébreuse affaire* (1841) et à *Maître Cornélius* (1832) de Balzac. En réalité, dans ces deux textes, l'élément policier est encore embryonnaire.

Dans la nouvelle *Maître Cornélius*, un jeune noble, Georges d'Estouteville, amoureux d'une des filles de Louis XI qui est mariée au fort jaloux comte Aymar de Poitiers, est injustement accusé par Maître Cornélius, grand argentier du roi, de lui avoir dérobé des objets de valeur. Louis XI, par plaisir et pour aider sa fille, va mener lui-même l'enquête en « bouclant » la maison de Maître Cornélius et en y répandant de la farine. Les traces de pas retrouvées le lendemain s'avèreront être celles de Maître Cornélius, qui, lorsqu'il est préoccupé pour ses biens, se vole lui-même sans le savoir, puisqu'il est somnambule... Il est à noter que l'argent recherché par Maître Cornélius ne sera pas retrouvé et qu'il se suicidera. Mais le passage consacré à l'« enquête » (minimale) est très réduit.

Dans le roman *Une ténébreuse affaire*, c'est la structure du roman populaire qui domine encore la structure policière. Il s'agit d'un complot politico-policier, ourdi par Corentin, un sbire de Fouché, pour se venger de la comtesse de Cinq-Cygne qui l'avait cravaché et avait réussi à cacher des nobles. La police enlève un sénateur et fait croire que les nobles et Michu, qui avait sauvé leurs terres, sont coupables. Toute l'histoire est expliquée dans la conclusion et l'enquête n'existe pas.

Il semble donc que la recherche de sources tienne plus à une volonté de valoriser le genre par de « grands » ancêtres qu'à une quelconque réalité. Il s'agit d'éléments isolés – parfois très généraux (voir *Œdipe*) – fonctionnant dans d'autres structures, sans conscience de la dimension policière proprement dite. Cela n'empêche nullement de constater

la présence de composantes (personnages, motifs...) ou de fragments qui annoncent, *a posteriori*, ce qui sera réuni et utilisé de façon spécifique dans le roman policier.

Il nous faut maintenant préciser un peu plus, au moins pour la France, comment émerge le genre policier.

3. Les origines sociales et littéraires du genre

Le roman policier a sans doute été indirectement généré par des mutations sociales et culturelles importantes. La société s'industrialise, la ville et les faubourgs industriels sont en pleine expansion avec une pauvreté omniprésente et une crainte très forte de la criminalité, qui suscite en même temps un intérêt croissant auprès du public, tandis que la police s'organise et renouvelle ses méthodes.

On peut ainsi évoquer l'ouvrage de Frégier, *Des classes dangereuses de la population dans les grandes villes* (1840), les grandes enquêtes sociales sur la prostitution ou la criminalité, les débats sur les différents systèmes pénitentiaires, nombre de chansons ou de complaintes, l'intérêt de la presse populaire pour les faits divers et des romans-feuilletons qui sont de véritables chroniques du crime (*Les Mystères de Paris*, *Les Habits noirs...*), la multiplication des mémoires et souvenirs des grands fonctionnaires de police dont les plus connus demeurent les *Mémoires de Vidocq* en 1828-1829. Il faut aussi se souvenir que la *Gazette des tribunaux*, dans laquelle nombre d'auteurs trouveront matière à leurs ouvrages, est créée en 1825.

Les progrès de l'alphabétisation, la diversification des lecteurs et le développement de la presse populaire participent encore de cet esprit du temps et favorisent la constitution d'un lectorat intéressé par le crime. Dès 1836, Émile de Girardin lance *La Presse* et Armand Dutacq crée *Le Siècle*. Ils s'appuient sur le roman-feuilleton. Le véritable essor de la presse populaire date de février 1863 avec *Le Petit Journal*, fondé par le banquier Moïse Millaud, qui utilise largement faits divers sanglants et grands procès d'assises. Selon Lise Queffelec (*Le Roman-feuilleton français au XIX^e siècle*, 1989), la presse populaire continue son expansion de 1875 à 1914 : il existe en moyenne de 50 à 70 quotidiens, 5,5 millions de lecteurs à Paris et le journal pénètre les campagnes. *Le Petit Parisien*, fondé en 1876, a 1,6 million de lecteurs en 1914. De façon constante, cette presse s'appuie sur romans-feuilletons et faits divers.